

Écologie de la famille, réseau social et comportements suicidaires en milieu scolaire

Family ecology, social networks and suicidal behaviours in school environments

Michel Tousignant, Marie-France Bastien and Sylvie Hamel

Volume 19, Number 2, Fall 1994

Le suicide

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/032312ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/032312ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Article abstract

This article sums up the outcome of a research project conducted in Montréal schools in 1987 and 1988, and focusing on how family ecology and social networks relate to strong suicidal tendencies among teenagers. Two groups were involved in the study: one with 78 suicidal persons, the other with 72 non-suicidal persons. Teenagers in each group were interviewed separately. All subjects reported high lack of attention from at least one of the two parents. Results also show that parents of suicidal teens experience permanent break-ups less frequently in comparison to the other group. However, families of suicidal teens tend to experience deeper changes in the structure of the family unit following an initial separation. With respect to moving, there are no significant differences, whether in the number of moves or the important people, have access to as many different kinds of support and report the same number of conflicts. In all these comparisons, however, suicidal teenagers do name a proportionately higher number of adults. This leads the authors to hypothesize that a higher rate of parental separation among non-suicidal teens could represent a protective factor rather than a vulnerability factor, as is usually suggested. In terms of social networks, the fact that suicidal teens seek out adults to a greater degree could impede on their socializing with peers and, therefore, on their social integration.

Cite this article

Tousignant, M., Bastien, M.-F. & Hamel, S. (1994). Écologie de la famille, réseau social et comportements suicidaires en milieu scolaire. *Santé mentale au Québec*, 19(2), 41–61. <https://doi.org/10.7202/032312ar>



Écologie de la famille, réseau social et comportements suicidaires en milieu scolaire*

Michel Tousignant**

Marie-France Bastien***

Sylvie Hamel****

Ce texte résume une recherche menée dans des écoles de Montréal en 1987 et 1988 sur l'écologie familiale et le réseau social en rapport avec les tendances suicidaires sérieuses chez des adolescents. Les deux groupes analysés comprennent 78 suicidaires et 72 non-suicidaires interviewés individuellement. Tous les sujets présentent un score élevé de manque d'attention de la part d'au moins un des deux parents. Les résultats indiquent que les parents des suicidaires se séparent moins souvent de façon définitive que le groupe de comparaison, mais que les familles des suicidaires vivent plus de changements de structure familiale après un premier bris. Il n'y a pas de différences importantes en ce qui concerne les déménagements, que ce soit en nombre ou en distance. Par ailleurs, les deux groupes nomment un nombre similaire de personnes importantes, obtiennent autant de soutien de divers types et rapportent autant de conflits. Mais, dans l'ensemble de ces comparaisons, les suicidaires nomment proportionnellement plus d'adultes. Nous faisons l'hypothèse que le taux plus élevé de séparation parentale chez les non-suicidaires peut représenter un facteur de protection plutôt que de vulnérabilité tel qu'on le propose habituellement. En ce qui a trait au réseau social, le fait que les suicidaires s'orientent un peu plus vers les adultes pourrait nuire à la socialisation avec leurs pairs et, conséquemment, à leur intégration sociale.

* Ce projet a été subventionné par le Conseil québécois de la recherche sociale. Les auteurs tiennent à remercier tout particulièrement les commissions scolaires, leur personnel administratif et enseignant de même que les professionnels des institutions qui ont prêté leur collaboration.

** M. Tousignant, PH. D., est professeur au Département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal.

*** Marie-France Bastien, B. PH., boursière du Fonds de recherche en santé du Québec et du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada pendant le cours de cette recherche.

**** Sylvie Hamel, B. PH., bénéficiait aussi d'une bourse du Fonds de recherche en santé du Québec et du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada pendant le cours de cette recherche.

Cet article offre une synthèse d'un programme de recherches poursuivi depuis 1987 et dont les lecteurs ont déjà reçu quelques données préliminaires (Tousignant et al., 1988). Étant donné la diversité des domaines couverts et l'ampleur des résultats, nous réduirons à l'essentiel le cadre théorique.

Les chercheurs font consensus sur l'importance du climat familial dans le développement des comportements suicidaires chez les jeunes (Spirito et al., 1989; Garland et Zigler, 1993). Plusieurs formes de carences parentales sont en cause, particulièrement l'abus et la négligence, y inclus la violence physique et les conduites incestueuses (Maris, 1985). On mentionne également que chez les suicidaires les interactions entre les membres de la famille sont rigides et qu'on y rencontre une faible capacité de répondre adéquatement aux problèmes de la vie (Keitner et al., 1990; Mitchell et Rosenthal, 1992). Notre position a donc été au départ d'élargir le champ d'analyse à des variables portant sur divers facteurs reliés à l'évolution de la structure familiale et, plus tard, au réseau social.

Comme nous le savons, les jeunes de moins de vingt ans ont connu un accroissement important du taux du suicide depuis 1960. Une des explications attribue ce phénomène à une détérioration continue du climat domestique depuis cette période. Notre position est de mettre plutôt en évidence des processus comme la déstabilisation de l'environnement social dans lequel vivent depuis 30 ans les familles avec problèmes. Notre but est d'indiquer l'importance de cet élément dont l'effet s'additionnerait à un climat familial perturbé.

Un grand nombre de recherches rapportent un taux plus élevé de séparations maritales chez les parents de suicidaires (Jacobs et Teicher, 1967; Goldnely, 1981; Garfinkel et al., 1982). Cette différence avec des groupes témoins de la population générale n'est pas confirmée cependant dans deux travaux plus récents (DeJong, 1991; Workman et Beer, 1992). Il faut noter que les chercheurs considèrent de moins en moins la séparation comme une variable clé ou préfèrent l'interpréter dans un contexte chronologique plus englobant comme l'aboutissement d'un long processus de conflits qui s'étendra parfois longtemps après le départ d'un des parents. Notre enquête de sélection mettait d'ailleurs en lumière l'apport relativement faible et parfois inexistant de la variable séparation lorsque la qualité de la relation parents-enfants était considérée (Tousignant et al., 1993).

Les écrits portant sur l'effet de la mobilité géographique sur la santé mentale des enfants décrivent à l'occasion des effets négatifs mais il n'y a généralement pas plus de problèmes chez ceux qui

déménagent souvent ou sur de longues distances que chez les autres (Haour-Knipe, 1987; Gerner et al., 1992). En ce qui concerne les comportements suicidaires, une étude récente note que l'instabilité familiale, qui inclut les déménagements, est plus élevée dans un groupe de suicidaires que dans un groupe de dépressifs ou dans un groupe témoin (DeWilde et al., 1992).

Les données sur le réseau et le soutien social des jeunes suicidaires varient d'une recherche à l'autre. Brooksbank (1985), Petzel et Riddle (1981) notent que l'adolescent suicidaire entretient davantage de conflits avec les professeurs et les autres étudiants que le non-suicidaire. Il semble que les adolescents suicidaires ne possèdent qu'un nombre restreint d'amis à l'école (voir aussi Marks et Haller, 1977). Une étude montréalaise ne dénote cependant aucune différence significative concernant le nombre d'amis à l'école entre des cégépiens suicidaires et non suicidaires (Hanigan et al., 1986).

Notre démarche compare la trajectoire en cours d'enfance et d'adolescence d'élèves du secondaire qui ont récemment manifesté des tendances suicidaires sérieuses et ont subi un manque d'attention de la part d'au moins un de leurs parents, avec des élèves non suicidaires rapportant une carence similaire. Nous espérons ainsi vérifier ce qui, au-delà des carences parentales, distingue précisément les jeunes suicidaires des autres, en exerçant un contrôle sur la qualité de vie familiale. La recherche couvre quatre domaines, soit l'instabilité de la structure familiale et des arrangements de garde, la mobilité résidentielle, les changements d'école ainsi que la structure et la qualité du réseau de soutien. L'hypothèse de base était la suivante: si l'on tient constante la privation d'attention parentale, le groupe suicidaire présentera 1) plus d'instabilité familiale (changements de structure familiale, d'arrangements de garde, de déménagements et de changements d'école) que le groupe non suicidaire, et 2) plus de problèmes aussi de relations ou d'intégration avec l'environnement social.

Méthodologie

Échantillon

L'échantillon final comprend deux groupes ayant vécu une carence d'attention parentale, soit 78 suicidaires (16 garçons et 62 filles) et 72 non-suicidaires carencés (23 garçons et 49 filles). La sélection des groupes s'est opérée lors d'une enquête menée auprès de 2327 élèves de secondaire III, IV et V de six écoles francophones

de la région de Montréal (Tousignant et al., 1993). Le taux d'acceptation se situe à 74 % pour le groupe suicidaire et à 59 % pour l'autre. Les deux groupes se distribuent également en fonction des trois niveaux scolaires qui comptent respectivement 39 %, 28 % et 33 % des informateurs. L'âge moyen est de 16,2 ans. Le niveau de scolarité des parents est moyen, 61 % n'ayant pas dépassé le secondaire. Dans plus de 98 % des cas, le père et la mère biologiques sont les adultes à l'origine du manque d'attention dans les deux groupes.

Définition des variables de sélection

Le statut de suicidaire inclut à la fois les jeunes ayant commis une tentative de suicide au cours de leur vie et les jeunes ayant manifesté des idéations suicidaires sérieuses. La tentative comprend tout acte par lequel une personne s'inflige une blessure ou s'expose à un danger dans le but avoué de vouloir mourir, que cette mort soit entrevue comme certaine ou non. La définition d'une idéation suicidaire sérieuse répond aux deux critères suivants: a) présence de plans concrets; b) idéations depuis moins de trois ans, ainsi qu'à deux des trois critères suivants: c) trois périodes d'idéations au cours de la vie; d) durée d'au moins deux semaines d'une des idéations; e) croyance au moment de l'idéation que le moyen choisi est létal ou qu'il y a au moins quelques chances de réaliser le suicide. Notons que 60 % des élèves du groupe suicidaire ont déjà commis une tentative. Il est pertinent aussi de mentionner que des sujets considérés non-suicidaires lors de l'enquête en classe se sont avérés suicidaires suite à l'entrevue approfondie et ont été classés dans ce dernier groupe, ce qui explique la fréquence légèrement plus élevée du groupe suicidaire.

Une version adaptée de l'échelle de soins du Parental Bonding Instrument (PBI) (Parker et al., 1979) sert pour la sélection des élèves des deux groupes lors d'une administration en groupe dans les salles de cours. La période temporelle réfère à la période depuis la naissance, et les deux parents, biologiques ou substituts, sont évalués séparément. La corrélation inter-item est de 0,87 pour le manque de soins de la part du père et de 0,90 pour la mère. Tous les élèves du groupe suicidaire et du groupe non-suicidaire doivent répondre à l'un des critères suivants: 1) obtenir deux scores supérieurs au 80^e percentile ou 2) obtenir un seul score au-dessus du 85^e percentile. La source du manque de soins est similaire dans les deux groupes.

Procédure et éthique

Les interviewers invitent par téléphone les élèves sélectionnés — et ayant donné leur consentement écrit — à venir passer une entrevue à la fin des cours. Au préalable, tous ont passé en classe un questionnaire portant sur les comportements suicidaires et d'autres dimensions de la vie des jeunes. Pour l'entrevue, chaque élève signe une lettre permettant l'enregistrement sur magnétophone et spécifiant le droit de retrait à tout moment. La durée moyenne de l'entrevue est de deux heures et demie. Les onze interviewers ont tous reçu une formation à l'intervention de crise auprès de personnes suicidaires. Ils peuvent répondre aux signes de détresse suicidaire et diriger ensuite les élèves qui en signifient le besoin vers des intervenants compétents pour une prise en charge.

Analyses statistiques

Les données sont traitées à l'aide de deux types d'analyse. Dans les cas où l'on obtient une seule donnée par sujet (exemple: le sexe du sujet), on emploie des tests d'indépendance (Khi-Carré) et l'analyse de variance univariée (Howell, 1987; Norusis, 1985, 1986; SPSS-X, 1988). Dans d'autres cas, il peut exister plusieurs données par sujet, ainsi qu'un nombre inégal de données par sujet pour une même variable. Prenons par exemple le dossier sur les personnes conflictuelles catégorisées selon le sexe, l'âge et le milieu de provenance (parenté, école et extérieur de l'école). Cette situation ne respecte pas le principe de l'indépendance entre les observations et elle exige l'emploi de l'analyse de variance avec construction d'effets (Howell, 1987; Norusis, 1985, 1986).

Comme l'analyse de variance (avec ou sans construction d'effets) est sensible aux valeurs extrêmes, nous avons retranché de l'échantillon les sujets présentant des valeurs s'éloignant de plus ou de moins quatre écarts-types de la moyenne tel que recommandé (Norusis, 1985, 1986; Tabachnick et Fidell, 1989). C'est pourquoi les effectifs varient selon les analyses.

Résultats

Structure familiale

Avant d'aborder l'analyse des changements de structure familiale, nous allons considérer uniquement la séparation parentale, en examinant conjointement la séparation actuelle des parents et les séparations temporaires antérieures. Le groupe suicidaire compte

moins de séparations parentales lors de l'entrevue que le groupe non-suicidaire carencé (tableau 1). Cela signifie donc que les suicidaires ont moins souvent des parents séparés que les non-suicidaires si on tient compte d'un manque d'attention des parents. Par ailleurs, il n'y a pas de différence en ce qui concerne l'âge de l'enfant au moment où est survenue cette séparation parentale qui dure encore au moment de l'entrevue. Il existe cependant une légère tendance non significative des familles de non-suicidaires à se séparer plus tôt puisque 40 % se séparent avant que l'enfant n'atteigne six ans alors que ce n'est le cas que de 24 % des familles de suicidaires. Si on considère maintenant la présence d'une séparation actuelle ou temporaire antérieure, il n'y a plus de différence significative entre les deux groupes, ceci s'expliquant par un plus grand nombre de séparations temporaires chez le groupe suicidaire.

Tableau 1
Nombre de sujets avec parents actuellement séparés et ayant vécu une séparation temporaire

	Suicidaires	Non-suicidaires	X ²	dl	p
Séparation actuelle	34 (44,2)	43 (60,6)	3,98	1	0,05
Âge lors de la séparation					
0-5	8 (23,5)	17 (39,5)	2,30	2	0,32
6-10	14 (41,2)	17 (30,2)			
≥11	12 (35,3)	13 (30,2)			
Séparation temporaire	9 (11,7)	5 (7,0)	0,93	1	0,33
Séparation act. ou temp.	39 (50,7)	43 (60,5)	1,46	1	0,20

Les résultats subséquents portent sur l'instabilité familiale suite à une séparation parentale et retracent principalement les changements survenus chez les familles ayant subi un bris (tableau 2). Seulement un tiers des suicidaires (35,9 %) et un quart des non-suicidaires carencés (26,4 %) connaissent un seul milieu durant leur vie, ce qui démontre un manque de stabilité du milieu familial dans les deux groupes. Les suicidaires ne rapportent pas plus de changements d'arrangement familial que les non-suicidaires. La suite du tableau montre des résultats qui ne portent que sur les sujets avec au moins un changement d'arrangement familial. Quant au nombre d'arrangements pour ceux qui ont connu au moins un changement, il est supérieur chez les suicidaires ($p \leq 0,05$). C'est dire que le suicidaire vit dans un milieu familial plus instable, mais seulement à partir du moment où le milieu originel est brisé.

Tableau 2

Nombre moyen de milieux familiaux, âge en mois lors de la première recomposition et durée en mois de certains changements (analyse de variance)

	Gr	N	Moy	Écart	F	P
Nombre de milieux	S	78	3,6	3,09	0,62	0,43
	NS	72	3,3	2,07		
Nombre de milieux (si ≥ 1 milieu)	S	50	5,0	3,01	4,07	0,05
	NS	53	4,1	1,82		
Âge lors du premier milieu recomposé	S	25	76,0	56,05	2,46	0,12
	NS	28	99,5	52,74		
Temps entre séparation des parents et première recomposition	S	25	18,7	20,11	8,07	0,01
	NS	28	46,7	45,41		
Durée du premier milieu recomposé	S	22	30,2	23,14	3,95	0,05
	NS	19	50,6	41,28		
	S	%	NS	%	X ²	dl
						p
Sujets ayant connu une rupture du premier milieu recomposé	22/25	88 %	20/29	69 %	2,18	1
					0,09	

Les analyses sur la recomposition familiale illustrent plus précisément l'évolution de cette instabilité. Dans les deux groupes, environ un tiers des sujets vivent ou ont vécu au sein d'une famille recomposée. Tout d'abord, la première recomposition survient deux ans plus tôt chez les suicidaires que chez les non-suicidaires. Chez les suicidaires, cette deuxième union survient en moyenne seulement un an et demi après la fin de la première union, alors que les non-suicidaires attendent près de quatre ans pour la recomposition. Par ailleurs, cette première recomposition est vouée à l'échec dans un nombre considérable de cas, soit la presque totalité chez le groupe suicidaire (88 %) et les deux tiers chez les non-suicidaires (69 %). De plus, la durée des unions infructueuses est significativement plus courte chez les suicidaires, soit seulement deux ans et demi en moyenne, alors qu'elle est de plus de quatre ans chez les non suicidaires ($p \leq 0.05$). Il y a donc ici un renversement de la situation par rapport à ce qui a été observé plus haut. Alors que les parents des suicidaires attendent un peu plus longtemps avant de se séparer, les mères des suicidaires s'engagent plus rapidement dans une deuxième union qui dure en moyenne moins longtemps que chez les non suici-

daïres. La période de transition est donc moins longue entre ces deux unions pour le groupe suicidaire. D'autre part, cette série de changements se produit au cours de la période de latence chez les suicidaires. Chez ce groupe, le portrait type comprend une séparation vers 5 ans, une recomposition vers 6 ans et une deuxième séparation vers 9 ans. Le non-suicidaire connaît une première recomposition vers 8 ans après avoir passé plus de quatre ans dans une famille monoparentale et la seconde séparation se produira vers 13 ans lorsqu'il sera déjà adolescent.

Les arrangements de garde

Une fois survenue la séparation entre les parents ou les personnes responsables, l'enfant est généralement soumis à un arrangement qui implique soit une garde sans contact avec le parent absent du domicile, soit une garde avec visite. Ces arrangements peuvent se modifier au cours des ans et nous avons analysé leur évolution. Nos analyses ne s'appliquent évidemment qu'aux sujets ayant vécu une séparation, actuelle ou antérieure.

Tableau 3

Moyennes de fréquences de divers types d'arrangement de garde chez les sujets ayant vécu une séparation (analyse de variance)

	Gr	N	Moy	Écart	F	P
Garde officielle mère	S	37	1,4	1,17	0,06	0,80
	NS	38	1,3	0,99		
Garde officielle père	S	36	0,2	0,45	3,28	0,07
	NS	38	0,4	0,72		
Avec visite	S	36	1,1	1,24	0,01	0,91
	NS	38	1,0	0,94		
Sans visite	S	37	0,5	0,61	2,83	0,10
	NS	38	0,8	0,68		
Visites régulières	S	37	0,9	1,03	0,23	0,63
	NS	38	1,0	0,91		
Visites irrégulières	S	36	0,2	0,47	2,81	0,10
	NS	38	0,1	0,23		

Comme dans la plupart des séparations, c'est la mère qui obtient le plus souvent la garde dans les deux groupes (tableau 3). Cependant, il y a un peu plus de pères qui obtiennent la garde chez les non-suicidaires que chez les suicidaires ($p \leq 0,10$). Il n'existe aucune

différence entre les deux groupes en ce qui concerne le nombre total d'arrangements. Par ailleurs, il existe quelques différences en ce qui a trait aux types d'arrangement. Ainsi, les absences de visite sont plus fréquentes chez les non-suicidaires que chez les suicidaires ($p \leq 0,10$). En ce qui concerne les arrangements de visites irrégulières, celles-ci sont plus fréquentes chez les suicidaires ($p \leq 0,10$). Des analyses supplémentaires concernant d'autres types de visite selon différentes fréquences de contact avec le parent vivant à l'extérieur et selon la distance du déplacement n'indiquent aucune différence entre les groupes. En résumé, on voit que les situations sont moins ambiguës chez les non-suicidaires; les contacts sont plus souvent coupés et il y a moins de visites irrégulières.

Mobilité résidentielle et scolaire

Comparés aux non-suicidaires provenant de familles carencées, les suicidaires ne présentent aucune différence quant au nombre de déménagements ou de changements d'institutions scolaires. Une série intensive d'analyses a porté sur les motifs de déménagement en différenciant les raisons familiales et non familiales, les déménagements volontaires et non volontaires, avec ou sans les membres de la famille. Rien de significatif n'est ressorti si ce n'est un sous-ensemble à faible fréquence comptant pour à peine plus de 10 % du total des déménagements. Les non-suicidaires déménagent plus souvent que les suicidaires sans être accompagnés par les autres membres de leur famille et ils allèguent plus souvent comme raison l'incapacité des parents à s'occuper d'eux. En ce qui concerne les distances, les suicidaires déménagent moins souvent sur la même rue, mais plus souvent sur une autre rue du même quartier. En d'autres mots, il semble que les familles de suicidaires sont aussi mobiles à l'intérieur du même quartier que celles des non-suicidaires, mais elles s'éloignent davantage des voisins immédiats.

Le groupe suicidaire rapporte une moyenne légèrement plus élevée de changements d'école (4,5) que le groupe non-suicidaire (4,1) mais la différence n'est pas significative. Le taux de personnes à forte mobilité scolaire (cinq changements ou plus) est statistiquement similaire dans les deux groupes avec des proportions de 28 % et 19 % respectivement. Il est vrai cependant que les suicidaires changent plus souvent d'école suite à un problème d'intégration que les non-suicidaires ($p \leq 0,10$), mais les fréquences sont trop faibles, avec moins de 10 % des répondants impliqués, pour prêter une attention particulière à cette variable.

Le réseau de soutien

La première série d'analyses porte sur les personnes considérées importantes. Une personne importante est définie comme quelqu'un avec qui on s'entend bien, avec qui on a des contacts personnels et à l'égard de laquelle on a un sentiment d'attachement. Les sujets devaient nommer les personnes importantes de leur entourage et les classer en fonction des trois milieux suivants (maximum de cinq par catégorie): la parenté, l'école et l'extérieur de l'école. Les autres catégories sont l'âge (adulte/ même âge), la durée (≤ 1 an, 1 à 5 ans, ≥ 5 ans), et le sexe.

Tableau 4

Analyse de variance sur les caractéristiques des personnes importantes et analyse par catégories sur le nombre de personnes importantes en fonction de leurs caractéristiques

	Gr	N	Moy	Écart	F	P
Effets simples						
Milieu	S	75			0,54	0,59
	NS	69				
Sexe	S	75			1,42	0,24
	NS	69				
Âge	S	75			4,56	0,03
	NS	69				
Durée	S	75			1,21	0,30
	NS	69				
Analyse par catégories						
Même âge	S	75	4,6	2,5	1,42	0,24
	NS	69	5,1	2,6		
Adulte	S	75	3,8	2,4	3,26	0,07
	NS	69	3,1	2,0		
Parenté/même âge	S	75	0,7	0,9	4,99	0,03
	NS	69	1,0	1,0		
	NS	69	1,0	1,0		
Parenté/adulte	S	75	2,1	1,4	3,17	0,08
	NS	69	1,7	1,2		
Masculin/même âge	S	75	1,6	1,6	4,20	0,04
	NS	69	2,3	2,1		
Adulte/≥1 an	S	74	0,9	1,1	6,87	0,01
	NS	69	0,5	0,8		

Les suicidaires nomment en moyenne autant de personnes importantes que les non-suicidaires (8,5 contre 8,3) et le profil en

fonction des trois milieux est tout à fait similaire. Il y a un effet relié à l'âge des personnes importantes (tableau 4). La différence entre la moyenne de personnes adultes et la moyenne de personnes du même âge est plus grande chez les non-suicidaires (3,1 et 5,1) que chez les suicidaires (3,8 et 4,6). L'analyse par catégories indique que les suicidaires nomment plus de personnes adultes que les non-suicidaires ($p,10$) alors que les deux groupes nomment un nombre similaire de personnes du même âge. L'effet simple est donc surtout attribuable au fait que les suicidaires nomment proportionnellement plus de personnes adultes. À noter toutefois que les deux groupes nomment malgré tout plus de personnes du même âge que de personnes adultes. Les analyses par catégories indiquent également que les suicidaires rapportent un plus grand nombre d'adultes connus depuis moins d'un an ($p \leq 0,01$) ou qui appartiennent au réseau de la parenté ($p \leq 0,10$). (Notons que pour des raisons d'économie d'espace, les tableaux n'incluent que les analyses par catégories qui sont au dessous du seuil de 0,10 ou celles qui illustrent un effet simple ou d'interaction significatif). À l'opposé, les non-suicidaires nomment plus de personnes importantes du même âge dans la parenté ($p \leq 0,05$). Enfin, les non-suicidaires rapportent plus de personnes masculines du même âge ($p \leq 0,05$). En résumé, les résultats traduisent une tendance plus élevée des suicidaires à se diriger vers des adultes, et les analyses secondaires montrent que cet effet est plus accentué au sein du réseau de la parenté. On doit aussi souligner que la parenté adulte représente une portion importante des contacts sociaux significatifs, soit 25 % chez les suicidaires et 20 % chez les non-suicidaires.

Deux analyses supplémentaires indiquent que les suicidaires comptent autant de membres dans leur fratrie et demi-fratrie que les non-suicidaires. Par contre, si on exclut les sujets enfants uniques, plus de 48 % des suicidaires n'en nomment aucun parmi leur réseau de personnes importantes contre seulement 30 % de non-suicidaires, $X^2 (1, N = 136) = 4,97, p \leq 0,05$.

Les différences concernant l'âge ont aussi amené à analyser l'âge de l'ami de cœur. Les suicidaires ont plus souvent un ami de cœur adulte, dans la plupart des cas de 20 ans et plus, que les non-suicidaires ($p \leq 0,002$). Ce sont uniquement les filles qui sont à la source de cette différence car il n'y a aucun garçon qui déclare avoir une amie de cœur adulte. En effet, 12 des 19 filles suicidaires qui nomment un ami de cœur parmi les personnes importantes mentionnent qu'il est adulte, ce qui n'est le cas que d'une fille non-suicidaire parmi les 8 qui ont un ami de cœur dans cette catégorie.

L'entrevue demandait à propos de chaque personne importante retenue pour chacun des trois milieux si celle-ci apportait du soutien et de quelle nature. Les quatre types de soutien analysés sont le soutien émotif, le soutien normatif, le soutien cognitif et le soutien instrumental. Il n'y a aucune différence entre les groupes en ce qui concerne le nombre de personnes apportant chacun de ces types de soutien.

Les conflits

Le nombre total de conflits, légèrement supérieur à 3, ne diffère pas d'un groupe à l'autre, et ceci est vrai pour les trois milieux. Il existe seulement une tendance en ce qui concerne l'effet d'interaction milieu-âge ($p \leq 0,10$). Cette tendance est difficile à interpréter sans considérer séparément l'effet de l'âge à l'intérieur de chacun des trois milieux. L'effet de l'âge n'est significatif que dans le milieu école. Cela signifie que la différence entre la moyenne de personnes adultes et la moyenne de personnes du même âge à l'école est plus grande chez les non-suicidaires (0,4 et 1,1) que chez les suicidaires (0,7 et 0,8). Les suicidaires rapportent significativement plus de conflits avec les personnes adultes de ce milieu que les non-suicidaires ($p \leq 0,05$) alors que les moyennes sont similaires pour les personnes du même âge. Au total, il y a toutefois plus de conflits avec les pairs qu'avec les adultes pour les deux groupes. Les adultes de l'école sont en majorité des professeurs et des administrateurs. À l'intérieur du milieu familial, on note tout de même une légère tendance chez les non-suicidaires à avoir plus de conflits (40 % contre 30 %) avec l'ensemble de la fratrie et de la demi-fratrie ($p \leq 0,20$).

Discussion

La recherche sur les origines des tendances suicidaires des adolescents a donné lieu à une littérature volumineuse. La fréquence et, dans une moindre mesure, la nature des problèmes familiaux ont été des thèmes relativement bien documentés. Au niveau méthodologique, plusieurs lacunes exigeaient une amélioration et une meilleure identification des questions théoriques. Tout d'abord, quant aux échantillons, l'emploi de groupes cliniques, la plupart du temps hospitalisés en psychiatrie, pose problème puisque ces groupes ne sont pas représentatifs de l'ensemble des jeunes suicidaires. Par ailleurs, dans les études de communauté, le plus souvent en milieu scolaire, le manque de spécificité de la variable idéation suicidaire entraîne le risque d'inclure des cas sans véritable danger suicidaire. Enfin, la

rareté des données longitudinales, qu'elles soient ou non rétrospectives, réduit la portée des conclusions. Il nous a donc paru utile de mieux établir certaines définitions et de choisir un groupe de comparaison plus approprié. Notre principal objectif a consisté à comparer des suicidaires à des non-suicidaires ayant souffert d'un manque d'attention de la part d'au moins un parent. Dès lors, toutes choses étant passablement similaires sous cet aspect, nous pouvons examiner les éléments de l'évolution de la structure familiale et du rapport avec l'environnement qui sont relativement indépendants de ce climat familial. En d'autres mots, nous voulions connaître les facteurs qui se conjugaient à la mauvaise relation parents-enfant pour rendre les jeunes plus vulnérables à des crises suicidaires. L'emploi de l'entrevue semi-structurée offrait aussi la possibilité d'une meilleure qualité des données. Enfin, l'analyse concomitante de plusieurs secteurs de vie, principalement celui des relations avec l'entourage et avec l'école, aussi bien sous les aspects positifs (soutien) que négatifs (conflits), permet de dégager des tendances globales et des différences qui ne sont spécifiques qu'à un milieu.

Structure familiale et écologie de la famille

Contrairement aux études précédentes, les familles des suicidaires, même si elles accusent un taux élevé de séparation en regard de la population générale, présentent ici un taux moins élevé que celui de familles où il existe un manque d'attention à l'égard de l'enfant. C'est la première fois ici qu'une recherche met en relief une plus grande stabilité des familles suicidaires. Il faut rappeler que notre enquête de sélection dans les écoles démontrait déjà que le bris de la relation maritale des parents n'était pas un facteur très important pour prédire la tendance suicidaire (Tousignant et al., 1988). Il est essentiel de remarquer ici que la séparation dont il s'agit n'est généralement pas survenue durant les semaines ou les mois précédant le début des tendances suicidaires. Ce résultat ne signifie pas que la séparation des parents ne soit pas une expérience pénible, qu'elle ne puisse pas laisser des traces à long terme ni qu'elle puisse même être occasionnellement un agent déclencheur d'un acte suicidaire. Ce qui ressort, du point de vue étiologique, c'est que la séparation parentale n'est pas un facteur de vulnérabilité important à long terme. On pourrait même supposer que le fait de ne pas prendre la décision de se séparer alors que des problèmes sérieux persistent est parfois malsain pour les enfants. À cet effet, quelques sujets ont rapporté que leurs parents continuaient à vivre ensemble à cause de leur présence alors qu'eux-

mêmes auraient préféré se voir soustraits à leurs querelles même au coût de l'éclatement de la famille.

Par ailleurs, non seulement les parents des suicidaires sont-ils moins souvent séparés au moment de l'entrevue, mais ceux qui sont séparés tendent à le faire un peu plus tard. Près de 40 % des parents des non-suicidaires se sont séparés avant que le sujet n'atteigne 6 ans plutôt qu'après, ce qui est près de deux fois plus que les suicidaires ($0,10 \leq p \leq 0,20$). Une interprétation possible est que, lorsque la situation est mauvaise, vaut mieux y remédier le plus tôt possible par une séparation. Ce résultat soutient également d'autres observations cliniques selon lesquelles les familles des suicidaires tendent à nier leurs conflits.

C'est une fois la famille éclatée que les suicidaires connaîtront plus de changements de milieux que les non-suicidaires. Ce qui a peut-être plus de conséquences est le fait que ces changements ont tendance à se succéder à un rythme beaucoup plus rapide chez les suicidaires, ne laissant qu'une période d'un an et demi entre la séparation des parents et la recomposition, contre trois ans et quatre mois chez les non-suicidaires. C'est donc autant le nombre de changements que leur rapprochement qui pourrait constituer un facteur de déstabilisation pour les jeunes qui développent des tendances suicidaires.

Dans les situations de recomposition, la trajectoire suivie par les suicidaires est très différente de celle des non-suicidaires. Le suicidaire n'attend qu'un an et demi avant de connaître son premier milieu recomposé en comparaison de quatre ans pour le non-suicidaire. La première explication pourrait être que la mère, puisqu'il s'agit d'elle dans la majorité des cas, avait fait longtemps le deuil de son union antérieure et qu'elle était davantage libérée pour entreprendre une autre union. Une autre explication se fonde sur quelques données empiriques tirées des écrits portant sur les mères monoparentales. Certaines mères, sous l'influence des pressions économiques, ou se sentant dépassées par la responsabilité d'éduquer seule des enfants (Wallerstein, 1983; Furstenberg, 1990), pourraient chercher très tôt à trouver un partenaire à cause de leur insécurité pour faire face seule à ces tâches. Ces pressions ne permettraient pas d'avoir une préparation suffisante pour faire leur choix. Les données sur l'évolution future de cette seconde union chez le groupe suicidaire peuvent laisser croire à une certaine immaturité dans le choix. Tout d'abord, cette deuxième union est presque irrémédiablement vouée à l'échec (88 %) et elle se termine après seulement deux ans et demi. Cela

signifie que le jeune du groupe suicidaire n'a pas le temps de faire le deuil du départ de son père avant l'arrivée du conjoint dans son foyer. On sait également que la période d'un an ou deux suite à la séparation des parents est souvent troublée et on peut penser que l'union qui suit aura été conflictuelle à cause de sa courte durée. En joignant ces deux épisodes de la séparation et d'une courte seconde union, on s'aperçoit que le sous-groupe des suicidaires dont les parents sont séparés, et cela en inclut près du tiers, vit plusieurs changements rapprochés durant la période de latence, soit depuis cinq ans jusqu'à environ neuf ans. Il n'est donc pas surprenant que cet enfant soit vulnérable au seuil de l'adolescence. Quant au jeune non-suicidaire, il vit la première séparation vers quatre ans et demi en moyenne et il aura huit ans et demi lors du début de la recomposition. Cette seconde union se brisera dans les deux tiers des cas, mais après une durée supplémentaire de quatre ans. Ce n'est évidemment pas une situation idéale, mais elle apparaît moins compromettante pour l'équilibre de l'enfant que le premier scénario. Cette conclusion ne s'applique évidemment pas aux sujets des familles intactes, mais couvre tout de même un bon ensemble des deux groupes.

La section sur les arrangements de garde livre quelques résultats tout à fait intéressants. Le groupe non-suicidaire fait davantage l'expérience de la garde officielle du père. Cela veut-il dire que la famille, tout en étant conflictuelle, est plus flexible par rapport aux solutions traditionnelles? Ou que lorsque la mère a un problème, le père arrive à compenser en prenant la charge des enfants? Par ailleurs, le groupe non-suicidaire connaît davantage un arrangement sans visite de l'autre conjoint. Cela pourrait paraître contraire au sens commun, mais nous n'en sommes pas trop surpris. Nous croyons plutôt que lorsqu'une relation est particulièrement mauvaise avec l'un des parents, il peut être préférable de couper tout contact que de faire durer une communication difficile. Enfin, et cela est surtout vrai à l'adolescence, le groupe suicidaire connaît davantage une situation de visites irrégulières. Cela ne concerne qu'une bien petite partie de l'échantillon, mais c'est un autre indice que les situations ambiguës sont plus prépondérantes dans l'organisation des familles suicidaires.

La section sur les déménagements livre un résultat intéressant en ce qui concerne l'évolution de la structure familiale. Il s'agit du fait que les non-suicidaires déménagent plus souvent non accompagnés des membres de leur famille, donc qu'ils quittent le foyer et les personnes qui sont responsables. Là encore, on pourrait croire que c'est le contraire qui aurait plus de sens. Cependant, il faut se rappé-

ler que nous avons affaire dans les deux groupes à des situations familiales chargées. Dans ces circonstances, il est peut-être préférable de quitter complètement ce foyer pour aller vivre ailleurs, que ce soit chez de la parenté ou de manière autonome.

L'autre différence observée dans l'histoire de la mobilité résidentielle est le moins grand attrait exercé par le voisinage immédiat, c'est-à-dire la même rue, chez les familles suicidaires qui déménagent dans le même quartier. Ce pourrait être à notre avis un indice d'une mauvaise intégration ou d'une absence d'intégration avec les voisins. Encore ici, il faut nuancer la conclusion en rappelant que peu de familles au total déménagent sur la même rue. Par ailleurs, les familles de suicidaires déménagent aussi souvent que celles de l'autre groupe à l'intérieur du même quartier, et elles paraissent donc aussi satisfaites de l'environnement à un niveau plus macro-social.

En résumé, rien de plus ne ressort du reste des analyses sur les déménagements, que ce soit sur leur nombre, qui est élevé dans les deux groupes, la distance parcourue ou les motifs de déménagement. Il en est de même des changements d'école, malgré une fréquence élevée au total pour les deux groupes.

Si donc les suicidaires font l'expérience de nombreux changements résidentiels ou de changements d'école, cela semble davantage un trait des familles à problèmes en général. Si ces événements sont donc fréquents chez les suicidaires, ils ajoutent probablement peu d'éléments à la vulnérabilité à la tendance suicidaire.

Les rapports avec l'entourage

Tel qu'observé antérieurement auprès de collégiens (Tousignant et Hanigan, 1993), le présent échantillon de suicidaires est entouré d'un nombre élevé de personnes importantes, provenant aussi bien de la famille, de l'école que de l'extérieur de l'école. Une analyse plus fine du profil des catégories de personnes laisse voir que les suicidaires préfèrent choisir des adultes, particulièrement dans la parenté

Le surnombre des personnes adultes nommées par les suicidaires a suggéré une analyse plus détaillée des caractéristiques de l'ami ou amie de cœur. On a vu que les adolescentes suicidaires ont très souvent un ami de cœur adulte. Ce résultat tient compte du fait que le groupe de comparaison est également composé de sujets ayant eu des difficultés avec les parents. Pourquoi donc cet attrait pour les hommes adultes? Il peut sembler évident que la carence du père pousse à rechercher un attachement avec un adulte. Mais pourquoi est-ce

d'avantage, pour ne pas dire uniquement, le cas chez les suicidaires ? Une première tentative d'explication serait de dire que les non-suicidaires ont davantage pris leur distance par rapport au père, soit qu'ils en ont été franchement coupés, tel que souligné plus haut, soit que des frontières plus claires ont été établies avec les parents conflictuels. Ils ne rechercheront donc pas plus tard à reprendre avec une figure demeurée ambivalente.

Une analyse de la famille nucléaire complète cette section sur les personnes importantes. À cet égard, les non-suicidaires sont plus portés à choisir des personnes parmi leur fratrie ou leur demi-fratrie. C'est donc dire qu'ils investissent davantage à l'intérieur de la famille malgré la relation négative avec au moins l'un des parents. En même temps, il y a lieu de revenir ici sur le fait que les non-suicidaires ont aussi tendance à avoir plus de conflits avec les membres de leur fratrie ou de leur demi-fratrie. Ils ont donc à la fois plus de liens étroits et, peut-être parce qu'ils y investissent plus, plus de conflits à l'intérieur de la famille. Ces données donnent donc un portrait du suicidaire comme moins impliqué au niveau affectif dans la vie familiale.

Aucun des deux groupes ne reçoit plus de soutien que l'autre, quel qu'en soit la nature. Cependant, les suicidaires s'orientent davantage vers les adultes. Ce résultat serait-il en partie influencé par un taux de filles légèrement supérieur dans le groupe suicidaire ? Tout d'abord, le surplus de filles en termes absolus dans l'échantillon suicidaire n'est pas très grand : 1/7 ou 14 %. Or le surplus de soutien adulte est, lui, de 37 %. Ensuite, la comparaison sur les amis de cœur n'inclut que des filles.

Il y a lieu de s'interroger sur les conséquences de recevoir beaucoup de soutien de la part d'adultes à la période de l'adolescence. Comme il s'agit d'une période de formation de l'identité où la solidarité avec les pairs est importante, on peut se demander si une trop grande familiarité avec les adultes n'aliène pas la relation avec les personnes importantes du même âge. De plus, la relation avec l'adulte risque d'être non réciproque et de brimer le développement de l'autonomie.

Au total, le groupe suicidaire rapporte autant de conflits que le non-suicidaire. Cependant, il en a davantage avec les adultes de l'école et moins avec les pairs de l'école que le non-suicidaire. Ce résultat signifie donc que les élèves suicidaires ont plus de difficultés à s'entendre avec les professeurs et avec les personnes en situation d'autorité dans le milieu scolaire. Par ailleurs, le surplus de conflits

avec les pairs de l'école chez les non-suicidaires est en continuité avec la tendance à avoir plus de conflits avec la fratrie et la demi-fratrie à la maison. Nous y retrouvons probablement un indice d'un plus grand investissement avec les pairs chez ce groupe non-suicidaire.

Conclusion

La question sous-jacente à cette recherche a peut-être été trop peu soulignée. Si les suicidaires proviennent en grand nombre de familles où les relations avec au moins l'un des parents sont détériorées, qu'est-ce qui fait que certains jeunes provenant de ce milieu à risque s'en tirent mieux que d'autres? Les facteurs précipitants, soit les événements et difficultés de vie, ont été laissés de côté au profit d'une analyse plus poussée de facteurs associés, davantage reliés à une vulnérabilité à long terme. Il en a été de même pour les facteurs psychiatriques, incluant l'abus de drogues et d'alcool. Pour bien étudier l'apport de ces variables, il aurait été nécessaire de doubler la dimension des travaux. Mais, en identifiant quelques facteurs de protection et de vulnérabilité, nous espérons obtenir plus d'indications pour la prévention à long terme.

La conclusion est à l'effet que des éléments se conjuguent aux conflits familiaux et augmentent ainsi la susceptibilité à développer des tendances suicidaires sérieuses. Les non-suicidaires, provenant tous en vertu du mode de sélection de familles où il y a eu carence d'attention, vivent aussi des expériences difficiles mais qui pourraient leur accorder une certaine protection. Les changements vécus sont généralement plus radicaux que chez les suicidaires: taux de séparation maritale des parents plus élevée, séparation plus fréquente d'avec la mère pour aller vivre avec le père, rupture des contacts avec le parent non-résident, et enfin il y a plus de départs de la maison sans accompagnement des parents ou autres personnes en charge. Ces transitions radicales ne sont certainement pas plaisantes à vivre, mais elles semblent diminuer la vulnérabilité au suicide. C'est peut-être qu'au lieu de créer de l'instabilité, elles éloignent de la source du conflit et procurent à la longue plus de stabilité. En d'autres termes, la famille traditionnelle ou l'arrangement qui s'en rapproche le plus n'est pas un gage de sécurité affective pour l'enfant si un conflit important existe. Par ailleurs, on a pu démontrer que la période suivant la séparation des parents est assez instable chez les suicidaires avec recomposition rapide et bris subséquent dans une période où l'enfant demeure probablement très vulnérable aux influences de la famille.

Nous n'avons pas pu explorer autant que nous l'aurions voulu l'intégration de la famille des suicidaires au voisinage. Il n'existe qu'un indice, indirect, qui pointe dans cette direction, soit le fait de déménager moins souvent sur la même rue. S'il y a d'autre part une forte instabilité résidentielle et de nombreux changements d'école, ce facteur ne semble pas augmenter la vulnérabilité au-delà de la dynamique familiale.

En ce qui concerne l'entourage, deux grandes constantes s'imposent. Les suicidaires investissent davantage dans leurs relations avec les adultes, y cherchant appui et soutien, tout en entretenant plus de conflits. L'observation la plus inquiétante est le nombre relativement élevé de jeunes filles du groupe suicidaire ayant un ami de cœur adulte. Il semble que ce soit là un marqueur très important à mieux explorer dans des recherches futures, à savoir en particulier s'il devient un obstacle à une bonne intégration avec les pairs. Par ailleurs, les suicidaires ont beaucoup de soutien, mais ils semblent s'intégrer plus mal et moins investir dans le milieu immédiat de leur vie quotidienne, soit avec leurs frères et sœurs à la maison, soit dans les rapports avec leurs camarades à l'école.

RÉFÉRENCES

- BROOKSBANK, D., 1985, Suicide and parasuicide in childhood and early adolescence, *British Journal of Psychiatry*, 146, 459-463.
- DEJONG, M.L., 1991, Attachment, individuation, and risk of suicide in late adolescence, *Journal of Youth and Adolescence*, 21, 357-373.
- DEWILDE, E.J., KIENHORST, I.C., DIEKSTRA, R.F., WOLTERS, W.H., 1992, The relationship between adolescent suicidal behavior and life events in childhood and adolescence, *American Journal of Psychiatry*, 149, 45-51.
- FURSTENBERG, F.F., 1990, Divorce and the American family, *Annual Review of Sociology*, 16, 379-403.
- GARFINKEL, B. D., FROESE, A., HOOD, J., 1982, Suicide attempts in children and adolescents, *American Journal of Psychiatry*, 139, 10, 1257-1261.
- GARLAND, A.F., ZIGLER, E., 1993, Adolescent suicide prevention. Current research and social policy implications, *American Psychologist*, 48, 169-182.
- GERNER, M., PERRY, F., MOSSELLE, M., ARCHBOLD, M., 1992, Characteristics of internationally mobile adolescents, *Journal of Social Psychology*, 30, 197-214.
- GOLDNEY, R. D., 1981, Parental loss and reported childhood stress in young who attempt suicide, *Acta Psychiatrica Scandinavia*, 64, 34-59.

- HANIGAN, D., TOUSIGNANT, M., BASTIEN, M-F., HAMEL, S., 1986, Le soutien social suite à un événement critique chez un groupe de cégépiens suicidaires: étude comparative, *Revue Québécoise de Psychologie*, 7, 3, 63-81.
- HAOUR-KNIPE, M., 1989, International employment and children, geographical mobility and mental health among children of professionals, *Social Sciences and Medicine*, 28, 13, 197-205.
- JACOBS, J., TEICHER, J. D., 1967, Broken homes and social isolation in attempted suicides of adolescents, *International Journal of Social Psychiatry*, 13, 2, 139-149.
- KEITNER, G.I., RYAN, C.E., EPSTEIN, N.B., BISHOP, D.S., NORMAN, W.H., 1990, Family functioning, social adjustment, and recurrence of suicidality, *Psychiatry*, 53, 17-29.
- MARIS, R., 1985, The adolescent suicide problem, *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 15, 2, 91-109.
- MARKS, P.A., HELLER, D.L., 1977, Now I lay down for keeps: A study of adolescent suicide attempts, *Journal of Clinical Psychology*, 33, 390-400.
- MITCHELL, M. G., ROSENTHAL, D. M., (1992), Suicidal adolescents: Family dynamics and the effects of lethality and hopelessness, *Journal of Youth and Adolescence*, 21, 1, 23-33.
- PARKER, G., TUPLING, H., BROWN, L.B., 1979, A parental bonding instrument, *British Journal of Medical Psychology*, 52, 1-10.
- PETZEL, S. V., RIDDLE, M., 1981, Adolescent suicide: Psychosocial and cognitive aspects, *Adolescent Psychiatry*, 9, 343-398.
- SPIRITO, A., BROWN, L. OVERHOLSER, J., FRITZ, G., 1989, Attempted suicide in adolescence: A review and critique of the literature, *Clinical Psychology Review*, 9, 335-363.
- TOUSIGNANT, M., HANIGAN, D., 1993, Crisis support among suicidal students following a loss event, *Journal of Community Psychology*, 21, 83-96.
- TOUSIGNANT, M., BASTIEN, M.F., HAMEL, S., 1993, Suicidal attempts and ideations among adolescents and young adults: The role of father and mother care and parents separation, *Social Psychiatry and Psychiatric Epidemiology*, 28, 256-261.
- TOUSIGNANT, M., HAMEL, S., BASTIEN, M.F., 1988, Structure familiale, relations parents-enfants et conduites suicidaires à l'école secondaire, *Santé Mentale au Québec*, 13, 79-93.
- WALLERSTEIN, J.S., 1983, Children of divorce: Stress and developmental tasks, in Garmezy, N. et Rutter, N., eds., *Stress, Coping and Development in Children*, 265-302, McGraw-Hill, New York.
- WORKMAN, J.S., BEER, J., 1992, Depression, suicide ideation, and aggression among high school students whose parents are divorced and use alcohol at home, *Psychological Reports*, 70, 503-511.

ABSTRACT**Family ecology, social networks and suicidal behaviours in school environments**

This article sums up the outcome of a research project conducted in Montréal schools in 1987 and 1988, and focusing on how family ecology and social networks relate to strong suicidal tendencies among teenagers. Two groups were involved in the study: one with 78 suicidal persons, the other with 72 non-suicidal persons. Teenagers in each group were interviewed separately. All subjects reported high lack of attention from at least one of the two parents. Results also show that parents of suicidal teens experience permanent break-ups less frequently in comparison to the other group. However, families of suicidal teens tend to experience deeper changes in the structure of the family unit following an initial separation. With respect to moving, there are no significant differences, whether in the number of moves or the important people, have access to as many different kinds of support and report the same number of conflicts. In all these comparisons, however, suicidal teenagers do name a proportionately higher number of adults. This leads the authors to hypothesize that a higher rate of parental separation among non-suicidal teens could represent a protective factor rather than a vulnerability factor, as is usually suggested. In terms of social networks, the fact that suicidal teens seek out adults to a greater degree could impede on their socializing with peers and, therefore, on their social integration.